



WHITEHEAD Neil L. et Sverker FINNSTRÖM (dir.), 2013, *Virtual War and Magical Death. Technologies and Imaginaries for Terror and Killing*. Durham, Duke University Press, 290 p., bibliog., index, illustr. (Chiara Calzolaio)

Publié par Duke University Press dans sa collection consacrée à l'étude des cultures et de la pratique de la violence, l'ouvrage coordonné par Neil Whitehead et Sverker Finnström réunit une série de travaux d'anthropologues états-uniens et européens portant sur les guerres contemporaines et les rapports entre celles-ci et la discipline anthropologique. Au cœur de l'analyse, la « guerre contre la terreur » (p. 5, traduction libre, comme tous les extraits) est abordée par le biais d'études de cas apparemment éloignées les unes des autres : d'une ethnographie auprès de l'équipe des programmeurs du jeu vidéo officiel de l'armée états-unienne (Allen, p. 152-170) à l'analyse des textes des anthropologues « embarqués » (Price, p. 46-64), en passant par les terrains « virtuels » sur les programmes de simulation de vol (Sluka, p. 171-193) et sur les technologies pour la vision nocturne (Robben, p. 132-151) et par l'étude des discours médiatiques globalisés autour des victimes et des bourreaux dans le contexte d'autres conflits armés, comme en Uganda (Finnström, p. 111-131) ou au Guatemala (Sanford, p. 194-213).

La violence – c'est l'hypothèse initiale des auteurs – ne se réduit pas à ses dimensions matérielles et physiques mais doit être abordée en tant que phénomène culturel et symbolique. Plutôt que d'opposer guerres « modernes » et guerres « tribales » (p. 171), c'est à l'analyse des mécanismes communs de production et de reproduction de la violence dans un espace globalisé que les anthropologues proposent donc de s'attacher. Magie et rationalité, sorcellerie et nouvelles technologies, virtualité et réalité émergent dans cet ouvrage moins comme des catégories opposées, que comme les éléments constitutifs et entrelacés des guerres contemporaines.

Les possibilités et les limites de la pratique ethnographique dans les contextes de conflit sont ainsi discutées, avec une critique explicite d'une anthropologie appliquée à des fins militaires. Les auteurs, membres pour la plupart du réseau d'anthropologues impliqués (Network of Concerned Anthropologists), s'insèrent explicitement dans le débat qui secoue la communauté anthropologique états-unienne depuis le milieu des années 2000 autour de l'implication d'anthropologues « embarqués » (*embedded*) dans les missions militaires de l'armée états-unienne en Irak et en Afghanistan. Si Neil Whitehead (p. 26-45) intègre cette question à la longue histoire des rapports entre la connaissance anthropologique et l'exercice du pouvoir colonial, les contributions de David Price et Roberto Gonzalez (p. 65-84) discutent les enjeux actuels de ce processus de « militarisation de l'anthropologie » (Ferguson, p. 101). Le premier souligne notamment les problèmes déontologiques d'un engagement des chercheurs auprès des occupants plutôt que des occupés. Le second s'attache davantage à dévoiler les limites d'une conception essentialiste et « cybernétique » (p. 69) de la culture, réduite par les programmes de modélisation et de simulation à une série de variables codifiables.

L'effort de rationalisation revendiqué par les stratèges militaires de la « guerre à la terreur » et leurs défenseurs est ici soumis à une critique qui s'appuie sur les catégories classiques de l'anthropologie. Les programmes de modélisation de la culture qui devraient permettre de

prévoir le comportement humain sont lus par Gonzalez comme une « forme de magie du XX^e siècle » (p. 69). Insérés dans un processus plus vaste qui intéresse les stratégies militaires dans le contexte d'une évolution du conflit armé vers des techniques de contre-insurrection et de guerre de « basse-intensité » (p. 83), ils ne font que montrer l'illusoire volonté de prévoir le futur et de contrôler l'incertitude des situations, typique de la pensée magique.

Produit d'une réflexion collective (la grande majorité des textes avaient fait l'objet d'une communication dans un panel commun lors du congrès annuel de l'American Anthropological Association en 2009), cet ouvrage propose des textes faisant preuve de cohérence théorique et partageant une vision critique et réflexive de la discipline. La diversité des terrains et la richesse des matériaux mobilisés (des données plus proprement ethnographiques aux terrains dits « virtuels » basés sur la vision et l'usage des technologies, en passant par l'analyse des discours publics et des documents écrits) en font un outil de réflexion stimulant pour celles et ceux qui s'intéressent à la violence et à ses manifestations tout en interrogeant les possibilités éthiques et épistémologiques de son étude.

Chiara Calzolaio
Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux
École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, France